

Compte-rendu de lecture

Le 8-octobre. Généalogie d'une haine vertueuse

Eva Illouz

Paris, Tracts Gallimard, 2024, 62 p.

Comment comprendre l'absence de compassion à l'égard des victimes israéliennes de l'attaque du 7 octobre 2023 au sein de larges pans des gauches occidentales ? Pire encore, comment faire sens de l'incontestable jubilation que l'attaque du Hamas a provoquée chez certains universitaires ou militants particulièrement en vue, des deux côtés de l'Atlantique ? C'est sur cette question que s'ouvre l'essai d'Eva Illouz, qui se qualifie elle-même de femme de gauche. Une « énigme » d'autant plus troublante que la compassion aurait été le pilier moral par excellence des gauches politiques. L'autrice précise pourtant qu'elle se reconnaît, jusqu'à un certain point, dans certaines critiques adressées à Israël pour son traitement des Palestiniens, et dans l'idée que l'accusation d'antisémitisme aurait parfois été utilisée pour disqualifier les critiques. Mais ces éléments n'expliquent pas tout. Aucune société ni aucun régime politique, aussi graves soient les violations des droits humains qu'il ou elle commet, et aussi proche soit-il de l'Occident, ne ferait l'objet d'une telle démonisation dans les rangs progressistes. Si c'est bien d'un « antisémitisme vertueux » dont il s'agit, Eva Illouz refuse de s'en tenir à des explications trop simplistes. Il faut dès lors ouvrir la boîte noire de la démonisation d'Israël et en comprendre les ressorts pour saisir ce dont le 8 octobre a été le nom.

C'est d'abord vers une partie des sciences humaines que se tourne l'autrice - un ensemble flou de disciplines principalement littéraires : *area studies*, philosophie, lettres classiques et modernes, etc. Plus précisément, il faut porter le regard sur ce qui est parfois simplement décrit comme la « théorie » (ou « French Theory »), à savoir l'interprétation principalement nord-américaine, à partir des années 1970, de certains auteurs français d'après-guerre (Foucault, Derrida, Althusser, etc.). Réagissant de façon compréhensible à la brutalité des guerres impérialistes américaines ou à la colonisation européenne, les partisans de la « théorie » se seraient néanmoins abandonnés dans un rejet des « valeurs des Lumières et un rejet encore plus fervent de l'Occident » (p. 17). Aurait alors émergé un « style de pensée » aux relents autoritaires, s'appuyant sur le prestige des grandes universités américaines, et dont plusieurs caractères seraient essentiels pour comprendre la place d'Israël à gauche. Le premier est le *pantextualisme*, c'est-à-dire l'idée que tout élément de réalité serait interprétable comme un texte dont le sens échappe à son auteur (mais non, bien entendu, à l'adepte de la « théorie »). Celui-ci se combinerait avec le *pouvoirisme*, c'est-à-dire la traque obsessionnelle et sans fin des relations de pouvoir cachées derrière chaque chose. La « révélation » des relations de pouvoirs s'adosserait à la *super-critique*, un principe faisant de la critique (du pouvoir) le seul objectif de la connaissance. Mais contrairement aux conceptions sociologiques

classiques (aspirant à la scientificité) ou au marxisme, ici, la critique devient une fin en soi. Infalsifiable, elle n'est plus adossée à des critères d'évaluation identifiables et mesurables. La concurrence entre partisans de la « théorie » est inflationniste plus que scientifique : chaque dénonciation n'est pas évaluée avec prudence mais doit au contraire être surpassée par une plus grande dénonciation. Ce regard s'étendrait à tous les domaines par le principe des *structures itinérantes*. Dans cette optique, le pouvoir reposerait en dernière instance sur des « structures d'oppression » invisibles et omniprésentes (racisme, orientalisme, capitalisme, performance de genre, etc.). Leur dévoilement permettrait de faire l'économie d'analyses véritablement historiques, forcément plus complexes, des processus sociaux. En constante expansion, ces « structures » seraient doublement itinérantes. D'abord entre domaines (économie, prison, relations internationales, etc.) et d'une aire géographique à l'autre, mais aussi entre disciplines. Ainsi, outre les sciences humaines et le militantisme, ce « style de pensée » s'étendrait également à certains pans des sciences sociales (anthropologie, psychologie, sociologie, droit, etc.). On comprend, dès lors, selon Eva Illouz, les postures qui prétendent démasquer derrière chaque avancée de la société israélienne de simples « washings » visant à dissimuler, en dernière instance, une relation de pouvoir, elle-même forcément « coloniale » ou « orientaliste ».

Loin de se cantonner à quelques départements universitaires, ce style de pensée s'est diffusé en s'appuyant sur d'autres dynamiques. Premièrement, l'ascension sociale des diasporas juives aurait contribué à creuser une distance sociale avec d'autres minorités. Sont mentionnés les cas des Afro-Américains aux États-Unis et des enfants d'immigrés arabo-musulmans en France. Tandis que les uns et les autres seraient incontestablement toujours victimes de discriminations, une partie significative des Juifs américains et français, auraient, eux, largement réussi à intégrer les rangs des classes moyennes et supérieures. Ces ruptures auraient provoqué des tensions inter-minoritaires et auraient nourri des courants politiques et intellectuels que la « théorie » serait venue rejoindre et renforcer. Une nébuleuse « décoloniale » a en effet émergé dans le sillage des échecs relatifs des États postcoloniaux, de la guerre froide et de l'engagement des gauches occidentales en faveur des minorités immigrées. Or ces mouvements auraient reconduit, à peu de choses près, les mêmes écueils (*pouvoirisme*, *structures itinérantes*, *pancontextualisme* et *super-critique*) que ceux de la « théorie » et une démonisation analogue de l'Occident. Il en ressort un aplatissement de l'histoire où le colonialisme, l'esclavage, la question palestinienne, le capitalisme, les migrations internationales et même le réchauffement climatique finissent par obéir à une même matrice. L'antisémitisme, dont les logiques n'étaient pas coloniales mais exterminatrices est devenu progressivement invisible. La progressive mémorialisation de la Shoah par différents États occidentaux a, dans cette perspective, été réduite à un simple exercice du pouvoir. Celle-ci est d'autant plus suspecte, dans cette perspective, que les

communautés juives - déjà en situation d'ascension sociale - ont historiquement cherché à ménager leurs rapports avec les États et les sociétés où elles se trouvaient.

Eva Illouz explique que de cette vision du monde aurait découlé une alliance « rouge-verte », entre des segments de la gauche et de l'islam politique, notamment ceux issus de la nébuleuse des Frères Musulmans. Celle-ci n'est pas nouvelle. Dans le contexte de la guerre froide, après un bref soutien à Israël, l'URSS, déjà, avait associé le sionisme à l'impérialisme. Combinée à un antisémitisme russe plus classique, cette matrice aurait été exportée dans un monde arabe qui avait été travaillé quelques décennies plus tôt par la propagande nazie. Différentes forces politiques, notamment le khomeinisme chiite, le jihadisme salafiste ou le Hamas, auraient hérité de ces filiations idéologiques dans des visions du monde syncrétiques, faisant d'Israël et des Juifs le point culminant d'un mal finalement hors du temps et de l'histoire. Sur ce point, des affinités électives ont été développées avec des puissances émergentes cherchant à contrecarrer les États-Unis ainsi qu'avec des régimes « anti-impérialistes » africains ou latino-américains. Mais ces liens s'étendent également avec une partie des gauches internationales, trop heureuses de s'être trouvées un nouveau sujet à la fois opprimé et révolutionnaire. Le rapport génocidaire aux Juifs (ou aux Israéliens) que soutient ce syncrétisme est alors systématiquement minimisé ou passé sous silence. Dans ce cadre, le « sionisme » est progressivement devenu une notion flottante, sur laquelle « sont projetés les crimes du racisme, du colonialisme, du réchauffement climatique et du capitalisme ». Et si « le 8 octobre, tant de progressistes se sont réjouis à l'annonce du massacre d'Israéliens, c'est parce que la notion d'Israël avait subi une transformation sémantique radicale » (p. 49).

S'appuyant sur l'historien David Nirenberg et le psychologue Daniel Kahneman, l'auteur rappelle que l'antisémitisme a souvent permis d'exprimer une critique du pouvoir car il offre à ceux qui le cultivent un « confort cognitif » face à la complexité du monde. Le *pantextualisme*, le *pouvoirisme*, la *super-critique* et les *structures itinérantes* permettent de tirer des conclusions réconfortantes à partir de peu d'informations. Les contradictions et la complexité du réel disparaissent au profit de grands récits de luttes entre le bien et le mal, exprimés en termes de relations de pouvoir et de résistances. L'inconfort identitaire provoqué par l'expérience juive, qui n'obéit pas aux schèmes classiques associés à la condition minoritaire est elle-aussi résolue par la projection du Juif et d'Israël en « figures surpuissantes », dont la fragilité est déniée. En fin de course, « la cause palestinienne, même quand elle est défendue par un groupe génocidaire, est intrinsèquement bonne, Israël, même quand il répond à une attaque, incarne le mal » (p. 52). S'exprimant toujours en tant que femme de gauche, Eva Illouz termine son essai par une mise en garde. Si la gauche veut survivre « en tant que projet humaniste », y compris lorsqu'il est question de défendre l'établissement d'un État palestinien, il est impératif que ses acteurs réinvestissent les « vertus démocratiques de complexité et de vérité » (p. 54).

Ashley Mayer-Thibault

Ashley Mayer-Thibault est titulaire d'un doctorat en sociologie de l'Université de Montréal. Ses travaux portent sur l'expérience juive contemporaine et les radicalités politiques à référentiel religieux.